

---

John AGNEW, John MERCER et David SOPHER (éds) : *The City in Cultural Context*, Allen & Unwin, Boston, 1984, 299 p., liste des auteurs, index, ill.

Gilles RITCHOT et Claude FELTZ (dir.) : *Forme urbaine et pratique sociale*, coll. Sciences et Théorie, Le Préambule, Montréal et Éditions Ciaco, Louvain-la-Neuve, 1985, 303 p., biblio., table onomastique.

La décennie des années 70 fut l'âge d'or des études marxistes de la « question urbaine ». Les vieux cadres théoriques s'écroulaient sous le poids de leur incapacité à comprendre les modifications rapides des espaces par/autour/contre l'État-de-bien-être (*Welfare State*). Axée sur le changement des structures et sur les conflits véhiculés par des groupes aux intérêts objectivement contradictoires, l'approche marxiste se révéla, au sens fort du terme, *séduisante* pour plusieurs chercheurs. Mais après le coup de foudre vinrent les petits matins : l'approche marxiste n'était ni unifiée ni omnisciente. Sa rigueur était souvent proportionnelle à ce qu'elle laissait de côté; elle rendait insatisfaits ceux qui cherchaient des réponses plus globales. Les deux ouvrages dont il est ici question appartiennent à ce ressac.

Pour dire les choses d'une façon plus complexe que ne le demanderait la présentation de leur livre, Agnew, Mercer et Sopher sont à la recherche d'une théorie de la détermination de la structure urbaine. Ils estiment que les théories récentes du mode de vie urbain s'inspirent trop de l'économie politique, qu'elle soit marxiste ou néo-classique. Cette orientation des recherches minimise l'*action* des acteurs sociaux et, en particulier, réduit à la portion congrue ce qui touche au sens et à la signification des rapports sociaux.

Pour remédier à ces manques, les directeurs de la publication proposent de replacer la ville dans son *contexte culturel*. Les avantages qu'ils voient à ce réajustement sont énoncés dès la première page : « ...des réseaux de pratiques et d'idées existent qui sont tirés des expériences partagées et des histoires des groupes sociaux. Deuxièmement, ces pratiques et ces idées peuvent être invoquées pour rendre compte des *patterns* spécifiques de la croissance et de la forme urbaine » (p. 1, ma traduction).

Référant à des *pratiques*, les directeurs tiennent donc à s'éloigner d'une conception psychologisante de la culture. Ils ne la voient pas comme ce qui se passe dans la tête des gens mais, en invoquant Raymond Williams, insistent sur la matérialité des traditions et des appareils où s'incarne la culture.

L'intuition pourrait être intéressante. Après tout, on n'a effectivement pas tout dit lorsqu'on a renvoyé au Capital la cause dernière de la constitution des rapports sociaux. Mais ces tentatives de renouvellement tombent à plat dans la suite de la présentation théorique. Elles se réduisent à remettre le développement des villes (naissance, croissance, transformation, etc.) dans le cadre de l'*identité nationale* où elles s'inscrivent. Rien de bien nouveau là-dedans, malgré ce que semblent en penser les auteurs, et rien de bien original. Je doute que la géographie culturelle trouve dans la présentation des directeurs matière à régler ses épineux problèmes théoriques. Je soupçonne que les divers auteurs ayant participé à l'ouvrage ont ressenti le même malaise. Il est frappant que dans leur majorité, ils ne fassent pas un usage particulièrement central de la notion de culture.

On trouve parmi eux certains des chercheurs les plus connus des sciences sociales. Ils ont été répartis en fonction des régions géographiques dont ils sont spécialistes; les principales régions du monde sont donc représentées. Seul l'article d'Amos Rapoport (« Culture and the urban order » : 50-75) se veut méthodologique plus qu'analytique ou ethnographique. La qualité des auteurs rassemblés fait de ce livre une source très utile pour les étudiants ou les chercheurs qui recherchent une présentation rapide et précise de

l'urbanisation dans diverses régions du globe. Les bibliographies de chaque chapitre permettent d'aller plus loin si on le désire.

Il est certain qu'on ne saurait attendre d'un recueil une homogénéité parfaite sur le plan de la théorie, mais il est tout de même frappant qu'à l'exception de l'article de Rapoport et de celui de P. Hall sur la « culture suburbaine » (la reprise critique d'un texte ancien), l'usage de l'économie politique soit plus répandu que celui du concept de culture. Je crois que cela illustre la quasi impossibilité d'utiliser rigoureusement la notion de culture en géographie (ou dans les autres sciences sociales, d'ailleurs). Il s'agit d'une expression parlante et évocatrice qui permet de gagner du temps lors d'un exposé, mais elle pose plus de problèmes qu'elle n'en règle.

D'apparence bien différente, l'ouvrage dirigé par Ritchot et Feltz offre à peu près la même finalité et les mêmes failles. Lui aussi trouve sa justification dans l'idée que la conception disons « utilitariste » de la ville est théoriquement et pratiquement piégée. En géographie, cet utilitarisme se présente comme un *fonctionnalisme* qui retire à la *forme* tout pouvoir déterminant et toute réalité. L'intention de l'ouvrage est donc d'« accrédi-ter comme outil de connaissance scientifique une théorie de la forme urbaine, où il est supposé d'emblée que les formes soient significatives, en mouvement, actives et causales » (p. 17).

Cette intention est approchée de plusieurs points de vue. La première partie de l'ouvrage est la plus explicitement théorique. On y traite des concepts de forme urbaine, de propriété et de rente foncière. Dans la mesure où on peut y retrouver un fil conducteur principal, il s'agirait surtout de « dépasser » l'analyse marxiste, conçue plus ou moins comme l'équivalent moderne du fonctionnalisme de la belle époque.

La seconde partie traite sur le mode empirique (ce qui ne signifie pas vraiment descriptif), de la notion de pratique sociale de l'espace; on pourrait aussi l'appeler son usage social. On y aborde ainsi, en trois chapitres, les rapports entre les espaces d'habiter et ceux de loisir, le tourisme comme facteur de modification des rapports entre l'urbain et le rural et, enfin, les migrations alternantes (déplacements du domicile vers le travail et vice versa) en leur rapport à la structure sociale et, en particulier, aux efforts de mobilité sociale.

La troisième partie de l'ouvrage est centrée sur l'architecture (plutôt que sur l'urbanisme) et sur la maison comme *forme* culturelle. En analysant le genre « néo-breton » avec des notions empruntées à la psychanalyse et la maison lorraine comme un système symbolique (au sens de Bourdieu dans *Esquisse d'une théorie de la pratique*), on veut mettre à jour la capacité des formes culturelles et symboliques à orienter la production sociale, au moins en ce qu'elle touche au « style ».

Derrière l'analyse morphologique, l'enjeu est donc moins la compréhension de la ville *stricto sensu* que celle des rapports entre les « impératifs matériels » et la culture. Mais il s'agit sans doute d'un faux débat: non seulement la culture est ici réduite à l'ordre symbolique (c'est-à-dire, en dernière analyse, que les auteurs en ont une conception mentaliste) mais de plus, cela nous ramène au temps où on se demandait ce qui, de la production matérielle ou du langage, était « le plus fondamental ». On ne peut pas dire que cette discussion se situe à la fine pointe des réflexions actuelles. Poser que la forme est plus importante que la fonction ne nous avance à rien, car l'opposition des deux termes fausse le questionnement dès l'origine.